

l'au-delà, et l'on ne plaçait pas dans la tombe les plaques de cuivre ouvragées qui, dans ces sociétés, constituaient le summum de la richesse. Ces plaques de cuivre étaient plutôt distribuées aux convives au cours des potlachs, des cérémonies funéraires hautement ostentatoires.

Ostentation, dépense et dépendance...

Ce dernier cas explique pourquoi, dans l'identification archéologique de la richesse, Testart a proposé de se laisser guider par l'ostentation. Les comportements ostentatoires sont bien connus en anthropologie sociale, où l'on fait souvent état de notions telles que la dépense ostentatoire, l'évergétisme (donations à une collectivité motivées par un esprit de civisme), les fêtes du mérite, etc. L'ostentation prend ainsi des formes différentes selon les sociétés. Elle s'observe lors des fêtes de village où sont échangés de nombreux biens de grande valeur, comme au cours du *kula* des habitants des îles Trobriand ou du potlatch des Amérindiens de la côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord. En Asie et en

■ BIBLIOGRAPHIE

A. Testart, *Avant l'histoire. L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*, Gallimard, 2012.

A. Testart et al., *Les esclaves des tombes néolithiques*, *Pour la Science* n° 396, octobre 2010.

H. Memel-Fotê, *L'esclavage dans les sociétés lignagères de la forêt ivoirienne (XVII^e-XX^e siècle)*, Cerap-IRD, 2007.

A. Testart, *Éléments de classification des sociétés*, Errance, 2005.

Indonésie, elle se rencontre plus particulièrement là où l'on érige des monuments tels que des mégalithes.

Testart a montré que la dépense ostentatoire est l'un des critères permettant de distinguer ce qu'il nomme le monde I, à savoir le monde sans richesse, du monde II, le monde marqué par la richesse (voir l'encadré ci-dessous). Le repérage de l'ostentation est crucial, car il indique de quelle façon la richesse circule. Que faire en effet de la richesse une fois que toutes les obligations sociales (telles que les paiements du mariage et des funérailles, les compensations pour meurtre) ont été accomplies ? Où placer ce surplus de richesse ? À quoi pourrait-il encore servir ?

Dans une société à richesse monétaire, comme la nôtre, il peut servir à acquérir toutes sortes de services et de biens, y compris des terres. Toutefois, comme nous l'avons déjà évoqué, ce n'est pas le cas dans la plupart des sociétés ethnographiées où tous leurs membres sont cultivateurs et où la division du travail est peu marquée. Il n'y est possible ni de convertir le surcroît de richesse en terres, ni de le convertir en moyens de production importants, lesquels

Un monde sans richesse, deux mondes à richesse

Selon l'existence de la richesse ou son absence dans les sociétés, Alain Testart décrit trois grandes catégories de sociétés qu'il qualifie de « mondes ». Le monde I est un monde sans richesse, constitué par les chasseurs-cueilleurs nomades (aborigènes d'Australie, San, etc.) et par certains horticulteurs, tels ceux d'Amazonie.

Ce monde sans richesse est tout en services et en droits personnels. Les mondes II et III comprennent uniquement des sociétés à richesse : le premier (monde II) se rencontre parmi les agriculteurs ou horticulteurs (Trobriandais, Naga...) et chasseurs-cueilleurs sédentaires stockeurs (Indiens de la Côte Nord-Ouest de l'Amérique du Nord, de Californie...); le second (monde III) correspond à divers empires anciens ainsi qu'aux sociétés des deux derniers siècles de l'histoire de l'humanité.

Dans le monde II, la richesse est instituée quand le détenteur d'une obligation sociale

(tel le père d'une jeune femme à marier) accepte de recevoir des produits matériels durables à la place du travail.

Dans ce monde, les paiements peuvent être exorbitants : chez les Nuer, au Soudan, le prix traditionnel de la fiancée était de 20 vaches, alors que le nombre de vaches par habitant était à peine supérieur à un lorsque l'ethnologue britannique Evan Evans-Pritchard étudia cette population (Les Nuers, 1937).

Ce versement est d'autant plus contraignant que l'époux doit fournir des biens qu'il ne



CE BERGER NUER surveille un troupeau de vaches, principale forme de richesse chez les Nuer.

peut ni fabriquer ni se procurer lui-même. Ces biens standardisés constituent une sorte de monnaie ou « quasi-monnaie ». Bien que la richesse permette de s'affranchir de certaines dépendances parentales, et soit d'une certaine manière un facteur de

liberté, elle est, presque en même temps, un facteur de dépendance économique : seul celui qui est suffisamment riche pour donner les biens lors de son mariage se trouve libéré ; les autres ne se marient pas, ou bien s'endettent auprès de plus riches.

© Kazuyoshi Nomachi/Corbis



Christian Jeunesse, Université de Strasbourg

3. DANS CETTE TOMBE DE LA CULTURE DE MUNZIGEN (IV^e millénaire avant notre ère), l'individu en position fœtale (à droite) joue un rôle prééminent. Avec lui ont été enterrés un adulte (sous lui) et deux enfants, tous jetés sans soin dans la tombe. Des accompagnants sacrifiés ?

Sungir, un monde sans richesse au Paléolithique

Dans le passé, on pensait que le dénuement des chasseurs-cueilleurs du Paléolithique impliquait qu'ils vivaient au sein de sociétés égalitaires. Les assemblages impressionnants d'objets de certains dépôts paléolithiques ont fait dire depuis à certains archéologues que les sociétés du Paléolithique étaient plutôt des sociétés traversées par des inégalités.

Le plus étonnant de ces dépôts est celui de Sungir en Russie méridionale, daté de 28 000 ans : il s'agit de la tombe d'un homme et de deux enfants inhumés avec des parures en perles d'ivoire et des armes. Selon l'archéologue Randal White, les 10 000 perles des enfants correspondent à plus de 9 000 heures de travail. Si ces milliers de perles nous semblent somptueuses, rien, selon nous, ne permet de dire qu'elles l'étaient vraiment. Comme l'a souligné Alain

Testart, « il peut y avoir des biens importants et rares dans des tombes (...) sans que ces biens représentent une richesse pour ceux qui les ont déposés, et sans que ces biens traduisent des inégalités de fortune ». En outre, l'ivoire n'était ni rare ni précieux au Paléolithique, puisque de nombreux troupeaux de mammoths occupaient alors l'Eurasie. Le seul critère du temps de travail est inopérant dans un contexte visiblement exceptionnel. L'accumula-

tion de parures sur les enfants peut être la preuve de l'affection qu'on leur portait, ou liée au caractère exceptionnel ou dramatique de leur mort. Telle l'histoire de ce couple Eskimo Caribou, mentionné par l'explorateur canadien Farley Mowat (1953), qui revenait chaque année sur la tombe de son premier enfant, mort en bas âge dans des circonstances tragiques, pour y déposer des biens rares et délicats (jouets taillés, beaux vêtements...). Plus qu'un signe de statut ou de richesse, les milliers de perles en ivoire de Sungir incitent plutôt à nous interroger sur les circonstances particulières des décès, ce qu'illustre le caractère très exceptionnel de ce dépôt.



José-Manuel Benito Álvarez

font généralement défaut. L'excédent de richesse ne servira pas davantage à acquérir des objets désirables, peu disponibles dans ces sociétés.

C'est pourquoi l'excédent trouve sa meilleure utilisation possible dans les manifestations ostentatoires. Les individus ayant un surplus de richesse l'utilisent pour montrer à tous leur importance sociale, leur prestige, et par là même leur pouvoir. La conversion de l'excès de richesse en prestige est pour ainsi dire la seule stratégie qui s'offre à ces petites classes dominantes.

À ce propos, deux phénomènes liés à l'ostentation complètent les critères classiques et marquent l'irruption de la richesse dans les contextes archéologiques des dix derniers millénaires : le mégalithisme et les morts d'accompagnement. Le mégalithisme est la construction de monuments, funéraires ou pas, qui marquent ostensiblement le paysage. Il est la manifestation de puissance et de richesse d'un individu qui fait étalage de ses dépenses. Il est en outre la marque d'un travail collectif impliquant un long travail spécialisé.

Monuments d'ostentation

Ce monumentalisme commence dès le début du Néolithique. Vers 8700 avant notre ère, au Sud-Est de la Turquie, tandis que l'agriculture naît, une communauté de chasseurs-cueilleurs stockeurs sédentaires aménage un site cérémoniel au lieu-dit aujourd'hui de Göbekli Tepe (la colline au nombril en français). Cet endroit, auquel on attribue la fonction de temple, est parsemé de piliers monolithiques en calcaire taillés en forme de T pouvant mesurer trois mètres de hauteur et peser dix tonnes (voir la figure 4).

En Europe occidentale, reprenant peut-être une tradition mésolithique, les premiers néolithiques d'Armorique érigent très tôt, dès le milieu du V^e millénaire, des mégalithes et des tumulus géants. Par exemple, sur la commune de Plouezoc'h dans le Finistère, le cairn de Barnenez mesure 72 mètres sur 20-25 mètres, avec neuf mètres de hauteur, et comprend 11 chambres funéraires ; au cours de sa construction, 12 000 à 14 000 tonnes de matériau ont été déplacées, ce qui signifie le travail constant d'équipes de spécialistes pendant des dizaines d'années. Qu'un tel mégalithe soit destiné à un seul homme ou à une collectivité a peu d'importance, car l'ethnographie et l'histoire ancienne